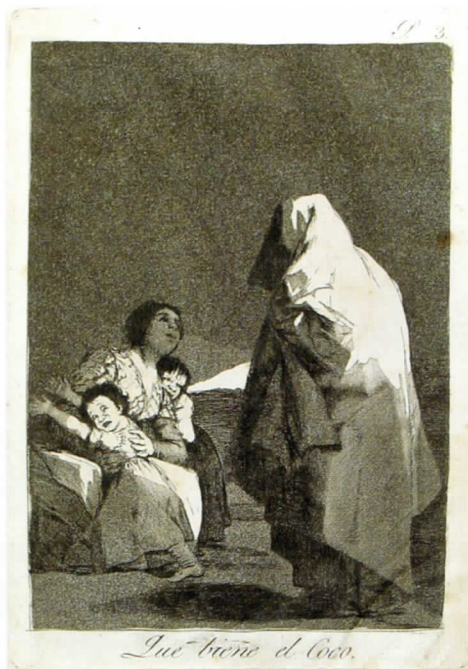


■ **Daniel Jeanneteau** Le point de départ de notre entretien, à propos de la pièce de Maurice Maeterlinck intitulée *les Aveugles*, pourrait être la question paradoxale de la représentation de l'invisible. Le projet de Maeterlinck, dans cette pièce et dans toutes les pièces courtes du début de son œuvre (à l'origine destinées aux marionnettes plutôt qu'aux acteurs de théâtre), est précisément de concevoir un théâtre mettant en scène, sous le regard du spectateur, une action purement intérieure, invisible, déterminée par des forces sans aspect (dans le cas des *Aveugles*, il s'agit essentiellement « de l'envahissement progressif de la conscience par le sentiment de la mort [1] »). Dans votre livre *l'Invisible*, ce que vous dites à propos d'une gravure de Goya (*Que viene el Coco*) me paraît avoir un rapport assez direct avec la pièce et surtout sa fin, c'est-à-dire l'approche de quelque chose que l'on redoute, que l'on attend, imaginaire, qui pourtant finit par se présenter. L'image même, insistante et inconsistante, de la hantise. Les aveugles croient entendre des pas s'approcher d'eux, et ces pas les épouvantent sans qu'il y ait d'explication claire. On devine une silhouette squelettique, couverte d'un suaire, avec une faux peut-être. On trouve donc chez Maeterlinck cette profonde accointance avec le conte, la légende et l'imagerie populaire, en même temps qu'un jeu étonnant avec la banalité des échanges, entre des figures d'une humanité anonyme et ordinaire.

La pièce est une lecture de *la Parole des aveugles* de Bruegel, tableau à la fois terrible et comique représentant six aveugles se suivant les uns les autres et se précipitant dans une mare. Une sorte de danse macabre burlesque...

**Clément Rosset** C'est ça le nerf de la pièce. Nous sommes guidés par un mort. On se cramponne à ce qui nous perd, comme dans la peinture de Bruegel. Le caractère propre à toutes les illustrations et formes de prémonitions de la mort, c'est le thème de la chute soudaine, de l'arrêt soudain et inattendu d'un processus... et qui par cela même provoque le rire. Comme l'a dit Kant d'ailleurs, il y a souvent rire lorsqu'il y a une attente soudainement déçue (2). Il y a un côté qui fait rire chez Maeterlinck de la même façon que fait rire Samuel Beckett, dont cette pièce est un peu prémonitoire... Dans le tableau de Bruegel, il y a une suite de six aveugles qui se cramponnent les uns aux autres, mais apparemment celui qui les guide, qui est déjà tombé, n'est pas aveugle. Moi, je préfère penser qu'il ne l'est pas... On voit la crainte sur les visages de chacun des cinq aveugles, se tenant par un bâton à l'aveugle qui le précède, de perdre le relais, de perdre le guide de la réalité. Et pa-



tratas ! C'est le voyant qui a une distraction, glisse dans une flaque d'eau et tombe, et tous de tomber à la suite. La danse macabre version cocasse.

La pièce est intéressante, non parce qu'elle se démarque par le style d'écriture des pièces plus tardives et plus connues de Maeterlinck, mais plutôt par sa thématique : une représentation parmi d'autres de la course à la mort, une variante aiguë, à la fois tragique et cocasse, de la danse macabre médiévale...

Les aveugles sont dans l'angoisse d'avoir perdu leur unique guide au cours d'une promenade dont ils ne reviendront jamais, attendant le retour d'un guide qui lui-même ne reviendra pas, parce qu'il est mort parmi eux. **D.J.** Il est absent d'être mort...

**C.R.** Comme dirait Jacques Lacan, *il manque à sa place*... Pourtant il est là, on va bientôt trébucher sur lui... Cette angoisse de ce qui va se révéler une prémonition de la mort, de la disparition dans la nuit de la cécité et dans le froid, me paraît avoir un rapport avec une angoisse autre, parallèle, moins dramatique, qui est celle un peu incompréhensible que nous éprouvons lorsque nous perdons un mot qui seul désigne, et en quelque sorte incarne, ce que nous voulons exprimer... Car nous avons perdu en même temps le mot et le contenu qui lui est indissociable. C'est quelque chose d'épouvantable, ce blocage de la mémoire, et c'est aussi un avant-goût prémonitoire de la mort, comme le dit Pascal Quignard dans *le Nom sur le bout de la langue* (3). Je crois que c'est parce qu'on a, à chaque fois, l'angoisse que le mot ne reviendra jamais. Et pourquoi est-ce que la perte de la mémoire met si mal à l'aise jusqu'à provoquer l'angoisse ? Quand on est complètement perdu

dans la recherche d'un nom ou d'un mot, c'est qu'il manque un relais. En général, on retrouve le mot parce qu'on se réfère à ceci ou cela qui vous remet sur la piste du mot... Mais l'angoisse totale, c'est comme la nuit des aveugles, c'est quand il n'y a rien à quoi se cramponner. Rien, aucun chemin, aucun indice, aucun symptôme, aucune sonorité, ne vous met en direction du mot. Ou bien ce peut être pire, quand un son, un mot, ce que Freud appelle un souvenir-écran, fait obstacle aux retrouvailles avec le mot perdu...

Dans la pièce de Maeterlinck, cette perte du relais est évidente, c'est même le thème de la pièce... Le relais est mort, et il n'y en avait qu'un. Le relais, c'est le seul voyant, en l'occurrence le prêtre qui est mort sans crier gare, *sans rien dire*, comme ils disent dans la pièce. Ce qui fait une mort dans la mort, non seulement il est mort mais il n'est mort pour personne, on ne l'a pas vu mourir, c'est une mort au carré. Le lien vers la réalité a été coupé par l'unique relais qui menait à elle. Un couteau a séparé à jamais les aveugles de tout ce qui n'est pas leur réalité, qui se réduit au fait de ne rien voir. Cette absence de tout relais, entre la réalité et eux, fait d'eux des êtres déjà irréels, pour ne pas dire déjà morts... Et ce sont des aveugles, qui est d'être réduit à une sorte de cécité primordiale (qui est en définitive la mort), est évidemment tragique par définition, ce sont des morts-vivants, thème d'épouvante comme on le sait.

#### SUSCITER DES VISIONS

**D.J.** Avec *les Aveugles* se pose le problème de mettre en scène une pièce où il ne se passe rien, où il n'y a rien à voir, où les protagonistes et nous-mêmes spectateurs sommes cernés d'invisible...

**C.R.** Je ne sais pas comment vous allez vous en tirer, mais d'emblée je n'ai pas pu m'empêcher de penser que ce thème a été traité dans une petite pièce de Cervantès, *le Retable des merveilles*. Un escroc montre aux habitants d'un petit bourg un spectacle merveilleux que seuls pourront voir ceux qui n'ont ni sang juif ni sang arabe (problème du sang pur obsédant le 17<sup>e</sup> siècle espagnol). Il annonce toutes sortes de prodiges. Tout le monde écarquille les yeux, et quand le rideau s'ouvre, rien ! Chacun de se dire : « Merde ! J'ai du sang juif, j'ai du sang arabe ! » Quand le spectacle est terminé, tout le monde applaudit à tout rompre. C'est ainsi que cet escroc montre l'invisible. Personne n'a rien vu, mais chacun est persuadé qu'il y avait effectivement quelque chose à voir, qu'il aurait vu s'il n'avait eu la malchance d'être un peu juif ou un peu arabe...

Cette vision de l'invisible m'amène à Goya et ses *Caprices*, et notamment à ce fameux